

Certaines personnes disent que je suis un garçon précoce. Surtout parce qu'elles croient que je suis trop petit pour savoir les mots difficiles. Mais j'en sais plusieurs, par exemple : sordide, néfaste, impeccable, pathétique et foudroyant. En réalité, il n'y

JUAN PABLO VILLALOBOS

**DANS LE TERRIER
DU LAPIN BLANC**

roman traduit de l'espagnol (Mexique)

par Claude Bleton

a pas beaucoup d'adultes qui disent que je suis un garçon précoce. Le problème, c'est que je n'en connais pas beaucoup, au maximum treize ou quatorze, dont quatre disent que je suis un garçon précoce...

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il était une fois un petit garçon très intelligent passionné par les chapeaux, les dictionnaires, les samouraïs et la délicatesse infinie des sans-culottes. Un jour, il se pique de doter son zoo privé d'hippopotames nains du Liberia, et qu'importe que l'espèce soit en voie d'extinction ! Il les aura car papa peut tout. Papa est riche et puissant : il travaille dans la cocaïne. Depuis la forteresse où il vit reclus avec son narcotrafiquant de père et sa cour, le “Candide” observe un monde fantasmagorique et pourtant réel qui répond au moindre de ses désirs. S'il paraît extravagant, il est plein, en vérité, d'une cohérence implacable : le caprice puéril n'est qu'une réplique en miniature de la démente adulte.

Puisant avec brio à la source de l'ironie pour bâtir ce court roman philosophique, l'auteur brandit le pouvoir subversif de la dérision pour pointer une violence mexicaine prégnante et l'affilier, surtout, à une longue tradition humaine. Il semblerait, en effet, que toutes les civilisations comptent leurs coupeurs de têtes et qu'il ne soit pas si rare que les petits lapins blancs se transforment en serpents à sonnette.

JUAN PABLO VILLALOBOS

Juan Pablo Villalobos est né au Mexique en 1973. Il a étudié le marketing et la littérature et vit à Barcelone. Dans le terrier du lapin blanc est son premier roman.

Titre original :

Fiesta en la madriguera

© Juan Pablo Villalobos/Editorial Anagrama S. A., 2010

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

978-2-330-01700-2

JUAN PABLO VILLALOBOS

DANS LE TERRIER
DU LAPIN BLANC

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

pour Mateo

UN

Certaines personnes disent que je suis un garçon précoce. Surtout parce qu'elles croient que je suis trop petit pour savoir les mots difficiles. Mais j'en sais plusieurs, par exemple : sordide, néfaste, impeccable, pathétique et foudroyant. En réalité, il n'y a pas beaucoup d'adultes qui disent que je suis un garçon précoce. Le problème, c'est que je n'en connais pas beaucoup, au maximum treize ou quatorze, dont quatre disent que je suis un garçon précoce, ou que je fais plus grand que mon âge. Ou au contraire, que je suis trop petit pour ce genre de choses. Ou, au contraire du contraire, que je suis un nain. Mais je ne pense pas être un garçon précoce. A vrai dire, j'ai un truc, comme les magiciens qui sortent des lapins de leur chapeau, sauf que je sors des mots du dictionnaire. Tous les soirs, avant de m'endormir, je lis le dictionnaire. Le reste,

ma mémoire s'en charge, la mienne est très bonne, presque foudroyante. Yolcaut ne croit pas non plus que je sois un garçon précoce. Il dit que je suis un génie, il me dit :

— Tochtli, sacrée tête de lard, tu es un génie.

Et ses doigts pleins de bagues en or et en diamants me caressent la tête.

N'empêche, une majorité des gens dit que je suis curieux : sept. Tout ça, parce que j'aime bien les chapeaux et que j'en porte toujours un. C'est conseillé, pour être impeccable. Dans le ciel, il y a des pigeons qui font leurs besoins. Si on ne porte pas de chapeau, on finit par avoir la tête toute sale. Les pigeons exagèrent. Ils font leurs cochonneries devant tout le monde, en plein vol. Quand même, ils pourraient attendre de se cacher dans les arbres. Comme ça, on ne serait pas obligés de passer son temps à regarder le ciel et à se protéger la tête. Mais les chapeaux, quand ils sont bons, ça sert à la distinction. Manière de dire qu'un chapeau c'est comme la couronne d'un roi. Si on n'est pas roi, on peut porter un chapeau pour la distinction. Mais si on n'est pas roi et qu'on n'en porte pas, on n'est personne.

Je ne pense pas être curieux parce que je porte des chapeaux. D'ailleurs, curieux, c'est limite moche, dit Cinteotl. En tout cas,

si je suis sûr d'une chose, c'est d'être un mec. Par exemple : je ne passe pas mon temps à pleurer, sous prétexte que je n'ai pas de maman. Il est admis que si on n'a pas de maman on doit verser des larmes, beaucoup, des litres, dix ou douze par jour. Mais je ne pleure pas, les types qui pleurent sont des pédés. Quand je suis triste, Yolcaut me dit de ne pas pleurer, il me dit :

— Tiens bon, Tochtli, tiens bon comme un mec.

Yolcaut, c'est mon papa, mais il n'aime pas que je l'appelle papa. Il dit que nous sommes la meilleure bande de mecs à huit kilomètres à la ronde, au moins. Yolcaut est du genre réaliste, voilà pourquoi il ne dit pas que nous sommes la meilleure bande de l'univers ou la meilleure bande à huit mille kilomètres à la ronde. Les réalistes sont des personnes qui pensent que la réalité n'est pas ce qu'on croit. C'est Yolcaut qui me l'a dit. La réalité est comme ça, un point c'est tout. On n'y échappe pas. Il faut être réaliste, c'est la phrase préférée des réalistes.

Je crois pour de vrai que nous sommes une très bonne bande. J'ai des preuves. Les bandes, ça sert à la solidarité. La solidarité, ça veut dire que Yolcaut m'achète beaucoup de chapeaux, parce que j'aime les chapeaux. A force, j'ai réuni une collection de

chapeaux du monde entier, et de toutes les époques du monde. Même si maintenant j'en ai moins envie, parce que je préférerais un hippopotame nain du Liberia. Je l'ai marqué sur la liste des choses que je veux, et je l'ai donnée à Miztli. On fait toujours comme ça, parce que je ne sors pas beaucoup, et Miztli m'achète tout ce que je demande, sur ordre de Yolcaut. Comme Miztli a une très mauvaise mémoire, je suis obligé de lui faire des listes. Mais un hippopotame nain du Liberia, ça ne se vend pas souvent dans une animalerie. Au mieux, les animaleries vendent des chiens. Mais qui peut bien vouloir un chien ? Personne ne veut un chien. C'est si difficile de trouver un hippopotame nain du Liberia que la seule façon de s'en procurer c'est d'aller le capturer au Liberia. Voilà pourquoi j'ai si mal au ventre. En réalité, j'ai toujours mal au ventre, mais maintenant les crampes ne me lâchent plus.

Je crois qu'en ce moment ma vie est un tout petit peu sordide. Ou pathétique.

Mazatzin est à peu près gentil avec moi. Il n'est pas gentil quand il est sévère et veut suivre à la lettre le programme de mes études. A propos, Mazatzin ne m'appelle pas Tochtli. Il m'appelle Usagi, mon nom

en japonais, parce qu'il aime beaucoup tout ce qui concerne l'empire du Japon. Moi, dans l'empire du Japon, j'aime beaucoup les films de samourais. J'en ai vu quelques-uns si souvent que je les connais par cœur. Quand je les regarde, j'anticipe, je sors les répliques des samourais avant eux. Et je ne me trompe jamais. C'est possible à cause de ma mémoire, presque foudroyante, pour de vrai. Il y a un film qui s'appelle *Le Samourai du crépuscule*, ça parle d'un vieux samourai qui enseigne à un enfant les affaires des samourais. A un moment, il l'oblige à rester tranquille et à se taire pendant un tas de jours. Il lui dit : "Le gardien est prudent et sait attendre. La patience est sa meilleure arme, telle la grue blanche qui ne connaît pas le désespoir. On reconnaît les faibles au mouvement. Les forts à l'immobilité. Regarde le sabre foudroyant qui ne connaît pas le tremblement. Regarde le vent. Regarde tes paupières. Ferme les yeux et regarde tes paupières." Il n'y a pas que ce film que je connais par cœur, j'en connais beaucoup d'autres, quatre.

Un jour, à la place de ses cours, Mazatzin m'a raconté son histoire, qui est très sordide et pathétique. Voilà, avant il faisait du commerce à la télé, avec la pub. Il empochait des millions de pesos parce qu'il inventait des publicités de shampoing

et de sodas. Mais il était tout le temps triste, parce qu'il avait fait des études pour être écrivain, en réalité. Et on aborde le côté sordide : quelqu'un peut gagner des millions de pesos et être triste, parce qu'il n'est pas écrivain. Sordide. Résultat : Mazatzin était si triste qu'il est allé vivre très loin, dans une cabane au milieu de rien, tout en haut d'une colline, je crois. Il voulait penser et écrire un livre sur la vie. Il avait même emporté un ordinateur. Là, ce n'est pas sordide, mais pathétique. Le problème, c'est que Mazatzin n'a pas trouvé l'inspiration, et pendant ce temps son associé, par ailleurs son meilleur ami, a fait une entourloupe et lui a pris tous ses millions de pesos. Tu parles d'un meilleur ami ! Un traître, oui.

Et Mazatzin est venu travailler avec nous, parce que Mazatzin est très cultivé. Yolcaut dit que les érudits sont des gens qui se croient, parce qu'ils savent un tas de choses. Ils savent des choses sur les sciences naturelles, par exemple que les pigeons transmettent des maladies dégoûtantes. Ils savent aussi un tas de choses sur l'histoire, par exemple que les Français aiment beaucoup couper la tête aux rois. Voilà pourquoi les érudits aiment bien être professeurs. Parfois ils savent des choses fausses, par exemple que pour écrire un livre il faut aller vivre dans une

cabane au milieu de rien et en haut d'une colline. C'est ce que dit Yolcaut, que les érudits savent un tas de choses sur les livres, mais qu'ils ne savent rien sur la vie. Nous aussi, nous vivons au milieu de rien et en haut d'une colline, mais pas pour l'inspiration, pour la protection.

En tout cas, comme je ne peux pas aller à l'école, Mazatzin m'enseigne les choses des livres. Ces jours-ci, nous étudions la conquête du Mexique. Un sujet amusant, avec une guerre, des morts et du sang. Voici l'histoire : d'un côté il y avait les rois du royaume d'Espagne, et de l'autre les Indiens qui vivaient au Mexique. Les rois du royaume d'Espagne voulaient aussi régner sur le Mexique. Alors ils ont débarqué et tué les Indiens, mais juste pour les impressionner et leur imposer les nouveaux rois. A vrai dire, les Indiens, ils ne les tuaient pas toujours, ils leur brûlaient juste les pieds. Toute cette affaire met Mazatzin en fureur, parce qu'il porte des chemises en coton et des ponchos comme s'il était un Indien pour de vrai. Et le voilà parti dans ses discours. Il me dit :

— On nous a volé notre argent, Usagi, on nous a pillés !

A croire que les Indiens morts étaient ses cousins ou ses oncles. Pathétique. A propos, les Espagnols n'aiment pas couper la tête aux rois. Ils ont des rois vivants

qui ont encore la tête sur les épaules. Matzatzin m'a montré une photo dans un magazine. Ça aussi, c'est très pathétique.

Un truc que Yolcaut m'a appris, c'est que les gens ne sont pas obligés d'être des cadavres au premier coup de feu. Des fois, il en faut trois, et ça peut aller jusqu'à quatorze. Tout dépend de l'endroit où tu vises. Si tu tires deux fois dans la cervelle, c'est sûr qu'ils meurent. Mais tu peux tirer jusqu'à mille fois dans les cheveux et il ne se passe rien, même si c'est amusant à voir. Je sais tout ça à cause d'un jeu auquel nous jouons, Yolcaut et moi. Le jeu des questions et des réponses. L'un dit une quantité d'impacts dans une partie du corps et l'autre répond : vivant, cadavre ou pronostic réservé.

— Une balle dans le cœur.

— Cadavre.

— Trente balles dans l'ongle du petit orteil du pied gauche.

— Vivant.

— Trois balles dans le pancréas.

— Pronostic réservé.

Et ainsi de suite. Quand on a fini les parties du corps humain, on en cherche d'autres dans un livre qui a des dessins sur tout, même sur la prostate et le bulbe rachidien. A propos du cerveau, il est important d'enlever le chapeau avant de tirer une balle dans le cerveau, pour éviter les

taches. Le sang est très difficile à nettoyer. Itzpapalotl n'arrête pas de le répéter. C'est la servante qui fait le ménage dans notre palais. Oui, notre palais. Yolcaut et moi, nous sommes les propriétaires d'un palais, et pourtant nous ne sommes pas des rois. Il faut dire que nous avons beaucoup d'argent. Un paquet. Des pesos, la monnaie du pays Mexique. Des dollars, la monnaie du pays Etats-Unis. Des euros, la monnaie des pays et des royaumes de l'Europe. Je crois que nous avons des milliards dans ces trois catégories, mais nos préférés, ce sont les billets de cent mille dollars. En plus de l'argent, nous avons les bijoux et les trésors. Et beaucoup de coffres-forts, qui ont des combinaisons secrètes. Voilà pourquoi je ne connais pas beaucoup de monde, treize ou quatorze personnes. Parce que si j'en connaissais plus, on nous volerait l'argent et on nous ferait une entourloupe, comme à Mazatzin. Yolcaut dit que nous devons nous protéger. Les bandes, ça sert aussi à ça.

L'autre jour, un monsieur que je ne connaissais pas est entré dans notre palais, et Yolcaut voulait savoir si j'étais un mec ou pas. Le monsieur avait le visage maculé de sang et ça faisait peur à voir, ma parole. Mais je n'ai rien dit, parce que si tu es un mec, ça veut dire que tu n'as pas peur, sinon tu es un pédé. Je n'ai pas

bronché pendant que Miztli et Chichilkuali, les gardes de notre palais, lui donnaient des coups foudroyants. En définitive, le monsieur était un pédé, car il s'est mis à hurler et à crier : Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas ! Il a même fait pipi dans son pantalon. Le bon côté, c'est que j'ai réussi à être un mec, et Yolcaut m'a laissé partir avant de transformer le pédé en cadavre. Ils l'ont tué, c'est sûr, parce que j'ai vu passer Itzpapalotl avec le seau et la serpillière. Mais je me demande combien de balles il a reçues. A mon avis, au minimum quatre dans le cœur. En comptant les morts, je connais plus de treize ou quatorze personnes. Au moins dix-sept, et même plus. Une bonne vingtaine. Mais les morts ne comptent pas, parce qu'ils ne sont pas des personnes, les morts sont des cadavres.

Il y a de nombreuses façons de faire des cadavres, mais le plus souvent on se sert des orifices. Les orifices sont des trous qu'on fait dans les personnes pour qu'elles perdent leur sang. Les balles d'un pistolet font des orifices, les couteaux aussi. Si on perd son sang, à un moment donné le cœur ou le foie cessent de fonctionner. Ou le cerveau. Et on meurt. Une autre façon de faire des cadavres, ce sont les entailles, avec les couteaux, les machettes ou les guillotines. Les entailles peuvent